

Écritures de la science dans les médias

Jean-Claude Beacco



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/319>

DOI : [10.4000/cediscor.319](https://doi.org/10.4000/cediscor.319)

ISBN : 2878541995

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 15-24

ISBN : 2878541995

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Jean-Claude Beacco, « Écritures de la science dans les médias », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 11 mai 2009, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/319> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.319>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les carnets du Cediscor

Écritures de la science dans les médias

Jean-Claude Beacco

- 1 La description des formes d'écriture de la science qui sont adoptées dans les médias peut s'inscrire dans le cadre d'une analyse des relations des discours médiatiques avec les formes premières de la connaissance, telles qu'elles sont élaborées au sein des disciplines scientifiques. Dans ce cas, on privilégie la relation qui s'établit entre un aval et un amont, dans des circulations des connaissances conçues comme procédant d'un centre de production, légitime, du savoir et se diffusant vers des publics non savants. Cette approche classique (et indispensable) de la divulgation des connaissances consiste à en caractériser les actualisations langagières par rapport aux formes canoniques de l'exposé scientifique et à en mesurer les écarts par rapport à celui-ci : comment les discours de divulgation conservent-ils les connaissances (nouvelles), quelles formes sont-ils à même de créer pour assurer la compréhension et l'acquisition, au moins provisoire, de celles-ci sans distorsion inacceptable, par rapport aux formes originelles du savoir ? Les débats sur l'écriture de divulgation sont ainsi souvent centrés sur la nature des formes d'écriture qui seraient censées permettre une meilleure circulation des connaissances. C'est globalement la perspective adoptée par l'histoire ou la philosophie des sciences puisque l'on cherche à caractériser l'écriture (on dit volontiers la rhétorique) des sciences, dans ses rapports avec la vérité mais aussi avec l'idéologie, à l'aide de riches exemples (de Coorebyter, 1994 et Gayon et autres, 1998), mais souvent sans les concepts linguistiques appropriés à la description (c'est l'étude de la métaphore qui est privilégiée dans ces travaux).
- 2 Or, si l'on souhaite que de telles descriptions linguistiques des discours scientifiques continuent à s'inscrire dans la problématique de l'analyse du discours, il apparaît nécessaire de ne pas réduire les conditions de production, de circulation et de réception des discours de divulgation aux seules incidences que peuvent avoir les discours scientifiques savants sur leurs formes linguistiques et génériques. Il devient indispensable de les mettre en relation avec leur médium de diffusion et leur auditoire, de les confronter entre eux, sans en limiter la description à la confrontation avec les

discours dont proviennent les connaissances mises en circulation. Ce serait, en effet, présupposer que c'est la forme des discours scientifiques qui permet de rendre compte de la manière la plus appropriée de celles des discours de diffusion. Il importe de distinguer la question de « l'origine » des connaissances (et de leur diffusion) de celle de « l'origine » des formes discursives.

- 3 La description d'un corpus de textes relatifs à l'astronomie et aux sciences de l'univers dans les médias et dans certains ouvrages d'information encyclopédique (Beacco, dir., 1999) ainsi que les récents travaux du CEDISCOR (dont la présente livraison des *Carnets* se fait l'écho) donnent l'occasion de rouvrir, de façon documentée, le dossier des écritures de diffusion des connaissances. Un bilan en est proposé par S. Moirand (ici même) que les présentes considérations viennent relayer. À propos du premier corpus (astronomie), on a entrepris d'explorer transversalement des discours réputés distincts mais participant d'un même ensemble topographique, c'est-à-dire réunis de manière non aléatoire ou par simple couplage : à savoir les discours par lesquels une communauté scientifique, qui se présente aussi comme communauté discursive (que sa production textuelle instaure en tant que telle), organise son truchement médiatique avec ses extériorités. Ce corpus de textes permet de tester des hypothèses sur la nature de l'articulation discours/hors-discours, dans le cas particulier de discours de diffusion de connaissances, et d'éclairer *a contrario* l'écriture scientifique proprement dite, sur laquelle nous disposons de nombreuses analyses (par exemple Duszak, 1997 ou Swales, 1990). De manière comparable, les travaux récents menés par le CEDISCOR¹ abordent les relations entre sciences et société à travers l'analyse de discours, dits « sur les sciences », extraits de supports médiatiques ordinaires, c'est-à-dire relevant de genres discursifs qui ne se donnent à pas à lire comme des articles de divulgation scientifique. Dans l'un et l'autre cas, on décrit un large éventail de textes qui ont en commun d'être destinés au grand public, celui des quotidiens et celui des périodiques, spécialisés ou non dans la diffusion de ces sciences. Dans ces corpus non monographiques, qui ne réduisent pas la diversité des discours circulants, la question des incidences des conditions de production, de circulation et de réception sur les formes linguistiques se pose dans toute sa complexité. De telles observations menées sur ces corpus conduiront à interroger la pertinence actuelle de la notion même de discours de divulgation dans les médias, en particulier dans l'information quotidienne, la plus soumise à « *la tyrannie de l'instant* » (Wolton, 1997a : 206-207).

1. L'intérieur et l'extérieur des communautés discursives

- 4 Dans une description des formes linguistiques des discours de diffusion des connaissances, il serait cependant hasardeux de ne plus prendre en compte la distinction entre intérieur et extérieur des communautés scientifiques, seule articulation sociologiquement et discursivement claire qui autorise une première partition des conditions de production, de circulation et de réception des discours relevant de la science. Des sciences, comme l'astronomie ou l'astrophysique, sont produites au sein d'une communauté qui a, comme d'autres, instauré des formes de circulation des discours à *l'intérieur* de la communauté des scientifiques-pairs. Cet « encadrement » produit des genres discursifs identifiables, destinés à assurer la circulation des connaissances de manière considérée comme conforme aux exigences

épistémologiques de ces disciplines et à celles du débat scientifique. Comme à l'ordinaire, ces choix d'actualisation langagière ne sont cependant pas explicables seulement par leur efficacité communicationnelle. Les formes linguistiques considérées comme appropriées autorisent aussi un jeu où peuvent s'inscrire et se reproduire des positions symboliques : appartenance à un groupe, position dominante ou dominée des équipes de recherche (notoriété scientifique, pouvoir d'attraction sur les jeunes chercheurs, capacité à obtenir des crédits de recherche...). La « mise en mots » de connaissances qui préexistent à l'écriture est à décrire et à expliquer dans le cadre de ces régulations internes (souvent « nationales » ou relatives à une langue de communication). Ces conditions de production (épistémologiques et sociales) conduisent à la production de textes relativement contrôlés, dans leur macrostructure ainsi que dans leurs actualisations langagières : les marqueurs admis ou appropriés des opérations linguistiques peuvent être en nombre limité et donner à ces textes une apparence vaguement formulaire. C'est cette caractéristique, la plus visible, qui fonde sans doute le sentiment qu'il existe une rhétorique de la science, entendue dans le sens commun d'emploi répétitif de « procédés » de mise en forme. Cette homogénéité, relative mais perceptible, peut être accentuée par l'uniformisation de modèles d'écriture « nationaux », jusqu'alors distincts mais qui peuvent se conformer à un modèle d'écriture international dominant (Régent, 1992). Pour ces raisons, il semble fondé de distinguer les discours scientifiques ou académiques des discours de diffusion des connaissances vers l'extérieur, en ce qu'ils procèdent de conditions de production stabilisées : leur écriture semble dépendre fort peu des circonstances scientifiques ou sociales de leur mise en circulation mais relève plutôt, par exemple, des attentes d'un lectorat constitué de pairs ou d'égaux potentiels.

- 5 Les formes de diffusion de ces connaissances vers *l'extérieur* des communautés scientifiques (vers les non-spécialistes) sont moins homogènes, dans la mesure où une communauté scientifique n'a pas la maîtrise de cette dissémination du savoir. Elle ne contrôle pas les canaux de communication : les connaissances scientifiques sont comme exploitées par le marché de l'information et leur diffusion ne correspond pas à des exigences internes aux disciplines scientifiques, à l'exception de la production discursive directement tournée vers l'enseignement, c'est-à-dire vers la reproduction des communautés. Les discours qui utilisent les connaissances produites dans les communautés source sont, de ce fait, multiples et identifiables, en première instance sur des bases éditoriales :
- la « littérature scientifique » pour des publics jeunes ;
 - les ouvrages de nature encyclopédique, dont les « nouveaux » supports multimédias (cédéroms), particulièrement bien adaptés aux disciplines d'observation (au sens visuel du terme) ;
 - les ouvrages signés par des scientifiques réputés (pour l'astronomie : Hubert Reeves, Stephen Hawking, par exemple) ;
 - les périodiques de divulgation, spécialisés (pour l'astronomie : *Astronomia, Ciel et Espace*) ou généralistes, de haut niveau, s'adressant, par exemple, à un public à forte culture scientifique (*la Recherche*) ou visant un lectorat à initier (*Science & Vie*), distinction qui recouvre souvent celle de lectorats adultes et jeunes ;
 - la presse quotidienne, qui peut rendre compte d'événements relevant de ces domaines (pour l'astronomie : les éclipses, le passage de comètes...).

- 6 On fait donc l'hypothèse que c'est la localisation des discours dans de tels ensembles topographiques, structurés par l'opposition intérieur/extérieur, qui constitue les conditions de production et de circulation susceptibles de configurer les formes discursives et leurs actualisations langagières. Mais on ne peut manquer d'être frappé par la relative homogénéité des formes discursives utilisées dans la communication scientifique interne par rapport à la différenciation des produits éditoriaux externes et à la diversité des auditoires visés par ces textes. Ce qui invite à spécifier les topographies discursives externes, puisqu'il est probable que les formes discursives et langagières des connaissances scientifiques ainsi mises en circulation à des degrés d'éloignement variables de leur origine, relèvent de faisceaux de conditionnements et non de finalités fonctionnelles simples, tendant, par exemple, à en assurer la lisibilité maximale pour des lectorats non scientifiques.

2. Les formes de l'extériorité des communautés scientifiques

- 7 On posera que la structure des relations discursives qu'une communauté scientifique entretient avec l'extérieur est variable au moins en fonction de caractéristiques propres au savoir diffusé et en fonction du degré et de la forme de socialisation de la science considérée, variations auxquelles on peut rapporter des différences dans les formes de ces discours de diffusion.

2.1. Les formes du savoir diffusé

- 8 Il est probablement éclairant de tenir compte des caractéristiques du savoir diffusé, pour débrouiller l'écheveau des conditions de production, de circulation et de réception des discours de diffusion de la science. Ainsi le savoir produit par la communauté discursive « sciences de l'univers » présente-t-il des traits spécifiques par rapport à d'autres savoirs :
- C'est un savoir aux origines très anciennes : cosmologies suméro-chaldéennes, astronomie grecque, astronomie maya. Cette connaissance des astres est souvent malaisée à distinguer d'une pensée astrologique (Grenet, 1994, Drévilion, 1997). Une telle caractéristique fait de l'astronomie une science à forte composante métaphysique potentielle, donc à forte potentialité poétique.
 - Il se fonde pour partie sur des images et il en diffuse. Celles-ci donnent naissance à des imaginaires sociaux de l'univers : univers majestueux et solennel de la période classique, univers violent et mystérieux du big bang et des trous noirs.
 - Il a développé une composante explicative physique (astrophysique). Mais cette scientification progressive de la discipline n'a ni éliminé ni délégitimé les « amateurs » (clubs d'astronomie, associations).
 - Ces savoirs savants sont en parallèle avec l'astrologie qui constitue une communauté-ombre, à la recherche d'une légitimité scientifique perdue.
 - Ces connaissances disposent d'une large diffusion extérieure, mais qui est limitée du côté de l'enseignement : l'astronomie est peu enseignée au niveau secondaire et, dans les cursus universitaires de physique, elle constitue une spécialisation.
 - L'astronomie a produit des divulgateurs célèbres. Ces ouvrages signés par des scientifiques « médiatiques » ont un statut éditorial plus prestigieux que les périodiques (il s'agit de

livres). Ils adoptent l'allure de l'essai scientifique (à dimensions déontologiques et sociales), de la monographie à visée encyclopédique ou de la biographie intellectuelle. Ces caractéristiques rendent légitimes des écritures plus personnalisées, en rupture avec les caractéristiques moyennes des genres discursifs utilisés pour la diffusion des connaissances.

- 9 Ces caractéristiques propres à l'astronomie, qui tiennent en particulier à son histoire sociale et culturelle, sont susceptibles d'être à l'œuvre dans l'écriture des discours qui la diffusent. On notera qu'il ne s'agit pas strictement de traits internes de la connaissance (comme son mode épistémologique de production) mais d'un ensemble plus hétérogène, dans lequel ont leur part à la fois les scientifiques, les médiateurs et les auditoires.

2.2. Formes de socialisation d'une science

- 10 Certains champs scientifiques présentent une forte visibilité médiatique qui correspond à leur degré d'implication dans les problèmes de société et qui n'est donc pas en rapport direct avec la pertinence intrinsèque des avancées de la connaissance qu'ils produisent. Cette pertinence globale d'une discipline scientifique est susceptible d'avoir de fortes incidences sur les formes éditoriales et linguistiques d'actualisation de sa diffusion. Ainsi, une communauté scientifique comme celle des sciences de l'univers présente-t-elle une « forte » diffusion vers l'extérieur alors que d'autres communautés discursives scientifiques peuvent être tenues comme étant à « faible » diffusion extérieure. Par « faible » on entendra que la production de discours extérieurs est suspendue à des circonstances particulières comme :

- une découverte, c'est-à-dire une publication interne rendant compte d'une avancée de la connaissance et dont les médias se font l'écho ;
- un événement institutionnel propre à la communauté ou à l'institution scientifique : prix, congrès, colloques... ;
- un événement « commun » : expositions scientifiques ou catastrophes entraînant la mobilisation de savoir explicatif. Ces événements sont « répétitifs » (tremblements de terre, inondations, éruptions volcaniques... ; voir Beacco et Moirand, 1995) ou non périodiques (récit de découvertes...).

- 11 La communauté scientifique mathématique pourrait constituer un bon exemple de communauté à faible impact discursif externe, ce qui signifie que son rôle social est mineur mais non nul (voir, par exemple, les débats sur la place des mathématiques dans les processus éducatifs et le rôle qui lui est ordinairement attribué de science par excellence).

D'autres communautés peuvent être tenues comme étant à « forte » diffusion extérieure : elles sont diffusées au moyen de relais comme l'enseignement et utilisent de nombreux genres : périodiques de divulgation, ouvrages pour publics à fort ou à faible capital scolaire et/ou social, encyclopédies, émissions TV, actualité. Il en va ainsi de toutes disciplines impliquées dans les débats de société : médecine, sociologie, économie, histoire, qui sont largement présentes dans la presse quotidienne, où elles sont mises en cause ou sollicitées à des fins argumentatives dans le débat démocratique. Cette forme ordinaire de diffusion concernant le grand public fait probablement intervenir des formes d'écriture journalistique qui se fondent sur les attentes discursives des lecteurs (leurs représentations d'une écriture plaisante et peu

« lourdement » pédagogique) davantage que sur le souci de transmettre des connaissances de manière scientifiquement irréprochable.

3. Le type de communauté discursive

- 13 D'autres facteurs sont susceptibles d'être comptés au nombre des paramètres constitutifs du hors-discours dont les agencements peuvent produire des écritures scientifiques extrêmement variées. C'est le cas des communautés discursives elles-mêmes.
- 14 Les communautés discursives que nous avons souvent évoquées jusqu'ici étaient essentiellement « scientifiques ». À ce titre, on peut les concevoir comme des institutions ou des organisations, qui ont une assise matérielle, juridique et sociale mais qui reçoivent aussi de la cohérence symbolique de leurs modes de gestion des pratiques discursives, de celles de leurs membres quand ils communiquent entre eux à l'intérieur de la communauté ou, plus indirectement parfois, dans leurs contacts avec l'extérieur de la communauté.
- 15 On peut postuler, au moins à titre provisoire, qu'il existe d'autres types de communautés discursives qui seraient à distinguer selon leur structuration propre, laquelle dépend du type de « bien » qu'elles produisent, et selon leurs modes de gestion de la communication interne et vers l'extérieur. On pourrait ainsi distinguer de manière plus précise les caractérisations des différentes communautés :
- Des communautés discursives à dominante économique (entreprises, administrations...), organisées pour la production de biens matériels et de services. La communication interne y est hiérarchisée, puisque tous ses membres n'ont pas, par exemple, le même droit à certains genres d'écrits (rédacteur vs signataire) et que l'accès même à bien des écrits est confidentiel (documents réservés). Les relations avec l'intérieur sont prises en charge par des circulaires ou des journaux d'entreprise, auxquels peuvent venir s'opposer des bulletins syndicaux. La communication avec l'extérieur s'effectue par des genres discursifs comme les bilans annuels pour les actionnaires ou pour les clients/utilisateurs, des campagnes de promotion de l'entreprise ou de ses produits, ou des enquêtes auprès de la clientèle.
 - Des communautés discursives à dominante idéologique qui sont productrices de valeurs, d'opinions et de croyances (partis politiques, associations, organisations religieuses...). La production de valeurs ne nécessite pas d'organisation fonctionnelle, mais elle peut s'effectuer de manière consensuelle, après débats (motion de congrès, programme d'action) ou à partir de textes fondateurs (religieux, par exemple). Les discours tournés vers l'extérieur sont prosélytes (argumentatifs ou polémiques), dans la mesure où ils constituent l'un des moyens de propagation privilégié des idéologies de chaque communauté. Il doit demeurer clair que les valeurs ainsi explicitement diffusées ne coïncident pas nécessairement avec l'idéologie effectivement propagée. De même que les communautés économiques diffusent, elles aussi, des valeurs, au moins latéralement, les communautés idéologiques doivent organiser leurs fonctionnements institutionnels internes au moyen de dispositifs discursifs (voir Cusin-Berche, 1998).
 - Des communautés discursives à dominante scientifique et technique qui sont productrices de connaissances (disciplines scientifiques, laboratoires, centres de recherche...). La production interne (articles, communications dans des congrès, papiers de travail, thèses) est accessible à l'essentiel de ses membres, puisque c'est le débat scientifique qui permet de

certifier les connaissances nouvelles. Si l'extérieur n'y a pas accès, c'est non par effet du secret mais surtout par incapacité de ces lecteurs à interpréter ces textes. Outre leurs dimensions fonctionnelles internes et leur impact idéologique diffus, ces communautés organisent leurs truchements vers les communautés économiques par des genres spécifiques (brevets, notes techniques, rapports). Une bonne part de leur activité discursive extérieure concerne la diffusion des connaissances en direction des systèmes d'enseignement ou d'autres instances éducatives.

- D'un espace médiatique organisant un *marché des textes* et constituant tout autant un lieu de diffusion et de confrontation d'opinions et de valeurs. L'ensemble des discours n'est pas structuré uniquement par les communautés sommairement décrites précédemment, puisqu'il faut enregistrer l'existence de textes-marchandise qui ont une valeur non déterminée par leur contenu ; cela à la différence des textes produits dans le cadre des genres discursifs internes et externes des communautés discursives énumérées ci-dessus. Ce monde des médias et de l'édition, où l'on fait commerce de textes, les crée de manière propre au sein de genres qui lui sont spécifiques (reportages, éditoriaux, interviews, encyclopédies...). Mais ces communautés médiatiques et éditoriales tirent parti de tout événement discursif se produisant dans les autres communautés. En quelque sorte, ces communautés sont à dominante économique et/ou idéologique mais elles sont tournées vers la production de « biens » particuliers qui se trouvent être des textes : elles sont caractérisées par une circulation interne comparable aux communautés économiques proprement dites, présentent des traits des communautés idéologiques (par exemple, ligne éditoriale d'un quotidien) et sont transversales aux autres communautés qui diffusent des textes sans valeur intrinsèque conséquente. Elles sont ainsi totalement tournées vers leur extérieur.

- 16 La science peut se trouver impliquée ou sollicitée à plein titre dans chacun de ces types de communauté. Elle peut être mise en scène par des actants attendus comme les scientifiques ou les journalistes/médiateurs, mais aussi par d'autres figures discursives relevant de communautés autres que scientifiques, comme l'amateur (éclairé, dans le cas de l'astronomie), l'expert, le citoyen (militant, « lieu » de convictions sociales qui peuvent remettre en cause des utilisations de la science), l'homme politique (médiateur entre l'opinion publique et les exigences des technostructures industrielles), le consommateur... De même les formes de légitimation de la connaissance ne relèvent plus exclusivement du raisonnement scientifique mais de formes argumentatives, sociales et politiques, dans lesquelles la notion de « savoir savant » est battue en brèche par celle de « savoir social ».

*

- 17 Dans cet espace topologique des extériorités des communautés scientifiques, il apparaît que les formes discursives et leurs conditions de production - diffusion - réception/consommation sont de nature extrêmement diversifiée. Et, en particulier, la vulgarisation scientifique devient insaisissable comme écriture et comme genre discursif, si l'on veut bien considérer la multiplicité de ses formes de présence :
- mobilisation de savoir scientifique pour rendre compte d'un événement « général » (catastrophe, par exemple) ;
 - information relative à un événement scientifique (de type découverte) ;

- présentation d'avancées de la connaissance, dans les pages spécialisées de quotidiens, dans les revues de vulgarisation scientifique, généralistes ou spécialisées ;
- textes, privés et médiatiques, relatifs à des problèmes de société dans lesquels les sciences sont fortement impliquées et mises en cause : « vache folle », effet de serre, manipulations génétiques, greffes, SIDA et maladies génétiques...
- périodiques et ouvrages à visée spécifiquement didactique.

18 La nature des savoirs savants et des méthodologies scientifiques, les caractéristiques du médium de diffusion, les représentations que se font scripteurs et consommateurs de ces discours, des lectorats et de l'écriture elle-même, les jeux de distinction interdiscursifs, la concurrence des formes génériques constituent autant de facteurs qui s'agencent dans des configurations différentes. Les discours savants empruntent des formes qui sont relativement homogénéisées par le contrôle qu'exercent la communauté scientifique et les contraintes de la discussion épistémologique. Ils tendent donc vers des modèles textuels assez apparents, au point qu'ils font l'objet de recommandations claires de la part des comités de rédaction des grandes revues scientifiques. Cette actualisation stabilisée tend à leur donner une allure formulaire, dont on peut méconnaître les origines, pour n'y voir que procédés arbitraires de mise en mots. Mais, les discours de divulgation et de diffusion, eux, se donnent sous des formes génériques et langagières multiples, reductibles à la multiplicité des paramètres du hors-discours qui peuvent entrer en jeu. Au point de donner le sentiment que l'écriture de la science est, dans ce cas, libre et créative, à l'abri donc de toute rhétorique convenue. D'après ce qui précède, il semble possible de démontrer que, si les formes langagières de ces textes sont largement imprévisibles, ces choix peuvent être ramenés à des postures énonciatives parfaitement identifiables et qui sont stables en ce qu'elles sont commandées par les conditions de production, de circulation et de réception. C'est cette configuration de choix énonciatifs qui constitue une forme de rhétorique, que l'on ne peut appréhender à travers des tropes ou des formules, mais qui commande, comme en retrait, la forme langagière des discours. Au point qu'on peut se demander si l'existence même des discours de divulgation peut être identifiée au niveau de ses actualisations langagières, au moins dans la presse quotidienne. Tant il est vrai que la science n'est plus diffusée par un canal unique (celui, didactique, de l'École et des écoles parallèles), mais qu'elle constitue désormais une dimension de bien des discours sociaux. À ces titres, son étude discursive ne relève plus seulement des domaines scientifiques dont procèdent les connaissances diffusées, mais bien de celle de genres discursifs nouveaux, dans lesquels l'enjeu n'est plus la diffusion des connaissances mais leur mobilisation militante.

NOTES

1. Dans le cadre d'une étude financée par le programme : « Médias et société », dirigé par D. Wolton (Département des Sciences de l'Homme et de la Société, CNRS).

RÉSUMÉS

On caractérise volontiers l'écriture scientifique par le terme « rhétorique », notion floue qui désigne une forme discursive constituée de tropes (dont la métaphore) et à l'allure vaguement formulaire. Si cette désignation peut à la rigueur, convenir aux discours internes aux communautés scientifiques, elle est probablement peu adaptée aux discours circulant à l'extérieur de celles-ci. On expose, dans cet article, des critères d'analyse de ces masses textuelles, en soulignant les conséquences sur l'écriture du type de savoir concerné, du type de diffusion et du type de communauté discursive. On conclut que « rhétorique » est à entendre comme configuration de choix énonciatifs qui commande, en retrait, les formes d'actualisation de ces discours.

Rhetoric of scientific writing: academic discourse and media

“Rhetoric” is a term often used to characterize the linguistic form of scientific texts, and more precisely of academic type texts. It is argued here that scientific discourse, such as it appears in the media, assumes different roles which do not correspond to a set of figures (like metaphor), but to a configuration of enunciative choices (for example addressing political and social problems, pedagogical texts, for encyclopedic purposes...). These choices are to be related to both the field under study and to the discursive community targeted: scientific, political, economical or media oriented. In the latter case the texts must also be considered as merchandise. Scientific writing as such for readers outside scientific communities is no longer a unique process: it must be analyzed from the point of view of the media in which it is published rather than in relation to its scientific origins.